

Titre, Etre et Habiter

Auteur, Christina Morozzi

'Lucy Orta Process of Transformation', Editions Jean-Michel Place, Paris 1999 ISBN 9-782858-934027

L'art dans son essence n'est pas une action sociale et n'a en soi aucun but humanitaire, immédiat et direct. L'art est une loupe qui permet de lire la réalité. Un microscope qui pénètre dans la structure cellulaire du réel.

L'art met à nu la chaîne moléculaire avec ses irrégularités et ses imperfections et fait exploser les contradictions cachées sous la peau de l'indifférence. L'art devient ainsi une forme de dénonciation prévoyante. Louise Bourgeois appelle "cellules" son cycle d'oeuvres réalisées à partir de 1989. La métaphore est puissante et directe ; si le mot "cellule" évoque une prison, il désigne aussi le corps biologique*. Les cellules font partie du corps humain, elles sont à l'origine de son être, de ses sensations, de ses émotions et de ses souffrances. Elles parlent donc le langage du corps. Il y a aussi les cellules que l'on habite, cellule métaphorique où se noue le rapport entre l'homme et son habitat. Habiter et être deviennent une seule et unique expérience de vie. Ces deux concepts appartiennent à la réalité intime de notre humanité, de nos corps faits de chair, de sang et de membres. Une "cellule" indique également des groupements politiques et sociaux, de personnes cimentées par les mêmes idéaux, les mêmes convictions et la même force de frappe. Ces groupes présentent un contexte social en lutte pour le changement. Le réel, historique, social, géographique, dans lequel l'artiste intervient, revêt une certaine importance car il est sujet de vision ; il est "cellule" et, en tant que tel, fait partie de son corps.

L'artiste, en tant que sujet de vision de son réel, historique, social et géographique, où il intervient, est lui aussi "cellule". L'art contemporain, en relation avec le corps se situe à l'extérieur des musées et des galeries. On le trouve dans les rues, dans les lieux et les "non-lieux", ces espaces de transit du sociologue Marc Augé. Les grandes métropoles ne cherchent plus à cacher leur nature de plus en plus métisse. Elles l'exhibent au contraire. À Paris le quartier de Barbès est devenu le passage obligé de l'Afrique où s'affichent modes et coiffures. Les boutiques déversent dans les rues leurs parfums d'épices et de thé, leur musique et leur quincaillerie. Les races se côtoient dans une même rue assimilées non pas à un lieu, un espace ou une circonscription mais à une couleur de peau et à une façon de se coiffer et de s'habiller. Le nomadisme par nécessité, par tension mentale et par disposition sentimentale, telle est la nouvelle condition contemporaine. Le nomade n'a pas de domicile fixe, mais des habitations temporaires. Il porte sur lui, tel un vêtement, son refuge, sa cellule, il affiche son identité, son appartenance aux apparences et aux rituels du corps.

La dimension de l'homme moderne, c'est son corps. Martin Heidegger écrit dans son essai intitulé "Bâtir, habiter, penser": "Bâtir a pour but habiter. Mais que signifie bâtir? L'ancien mot haut allemand pour bauen (bâtir) est buan et signifie demeurer, rester, être sur terre... Habiter signifie être homme mortel sur terre... Si nous écoutons ce que le langage nous dit sur le mot bauen, bâtir, nous apprenons deux choses : bâtir est proprement habiter ; habiter est la façon dont les mortels sont sur terre."

Ainsi, habiter ne suppose pas en soi un domicile, mais le simple fait pour l'homme d'être sur terre. Une réflexion sur l'architecture est donc originellement liée à l'homme et sa corporéité. Ce sont les relations entre les corps qui forment la socialité. Dans des situations sociales et politiques de crise et de conflit où s'effacent les conventions d'appartenance à un territoire, l'art se remet à opérer autour du corps et de ses relations, de l'être dans sa dignité humaine, de la "pensée" à bâtir et à habiter.

Lygia Clark et son compagnon Helio Oiticica travaillent dans le Brésil postcolonial. Un pays où l'oppression coloniale a été remplacée par la dictature de la consommation, où le retour à des conditions d'origine est combattu par la politique des multinationales, nouvelles forces de domination puissantes et tyranniques. Leurs oeuvres autour du corps et de "l'être en terre brésilienne" se matérialisent dans des vêtements perceptifs créés qui mettent en relation les individus par l'intermédiaire du toucher, dans des vêtements refuge, dans des chapeaux collectifs, exercices de liberté, mouvements anti-impérialistes. Tous deux travaillent autour du corps et font explicitement référence à "l'anthropagie" théorisée par Oswald De Andrade: ils assimilent des éléments de la culture dominante pour pouvoir, en les intégrant, les juxtaposer à des fragments de leur culture autochtone. Organique, dans la mesure où il se rapporte au corps et à l'animisme, leur travail accentue jusqu'à l'extase la perception corporelle. Un travail qui, en corrélation avec le corps, est également lié à l'être sur terre, au fait d'habiter et à l'architecture, première manifestation de l'existence de l'homme sur terre.

Lucy Orta construit elle aussi des vêtements/architectures, pensés, développés et cousus avec un soin digne de la haute couture. Conçus comme refuges, ce sont aussi des "transobjets", des instruments de relation entre ma façon d'être sur terre et celle d'autres compagnons d'existence. Des habits/habitation que l'on peut assembler à l'instar de l'architecture modulaire, que reconstruit le cordon reliant l'homme à sa cellule originelle et qui en fixe l'appartenance* ; qui recréent ces chaînes de "cellules", organiques et d'habitation, forme première du réel. Et puisque Lucy Orta intervient dans les métropoles métissées, ses "tranhabs" sont le lien entre individualités des différents tribus. Entre individualités des SDF qui habitent la terre au sens heideggerien. Telle la tente des peuples migrants, le vêtement qui délimite les alentours du corps, marque un territoire. Dans une société qui confine et ghettoïse encore l'habitation des marginaux, refus préventif d'être simplement, les habits/habitation et vêtements scaphandre de Lucy Orta, devenus/deviennent indirectement politiques et sociaux, (et) en se réappropriant la notion d'habitat en relation avec celle d'être, redonne à l'homme sa dignité d' "être". CM